

GUILLEMIN, LECTEUR DE ROMANS : À LA RECHERCHE DE L'ENVOÛTEMENT

Martine JACQUES

MCF Littérature française

Université de Bourgogne Franche-Comté

CPTC EA 4178

L'idée de proposer cette conférence m'est venue à la découverte des *Chroniques du Caire* dans la belle édition de Patrick Berthier¹. C'est bien un Guillemin inédit pour moi qui est apparu, aussi inédit que l'est sa photographie en jeune homme portant un fez, sur laquelle il a lui-même l'air surpris et enchanté de cette tenue ! Je connaissais bien sûr l'universitaire, le critique littéraire au sens scientifique du terme mais j'ai découvert avec un immense plaisir le critique littéraire au sens journalistique ; j'ai apprécié de le voir découvrir, lire, aimer ou détester, en direct si j'ose dire. La lecture de ses articles redonne de la vitalité et de la force à des œuvres qui sont désormais devenues des classiques et qui se sont inscrites dans l'histoire littéraire, mais dont on retrouve ici, par ces critiques qui leur sont contemporaines et naissent en même temps qu'elles, toute la force d'étonnement qu'elles portaient alors en elles.

Patrick Berthier parle à juste titre de ce recueil comme d'« un atelier du critique² », comme le tableau d'un lecteur et de ses choix. Si le recueil édité en 2019 ne reprend pas tous les articles, Patrick Berthier nous indique qu'Henri Guillemin a produit 109 critiques dont 56 relèvent du récit de fiction (49 romans proprement dits et 7 recueils de nouvelles), ce qui est surprenant si l'on pense à la figure passée à la postérité d'un Henri Guillemin avant tout féru d'histoire et de réflexions politiques ou religieuses. Pour ma part, j'aime à retrouver le Guillemin littéraire qui, on ne doit pas l'oublier, a aussi écrit des fictions sur lesquelles je me suis penchée et qui montre dans ce travail un grand talent, peut-être plus intemporel, moins lié aux aléas et polémiques du temps, finalement mieux inscrit dans la longue durée que d'autres parties de son travail.

Nous examinerons en préliminaire quelques éléments concernant les conditions de rédaction des textes. Le jeune Guillemin a soutenu sa thèse sur *Jocelyn*, est devenu enseignant de classes préparatoires à Lyon avant d'être nommé à l'automne 1936 professeur de littérature française à l'Université égyptienne du Caire. Il s'agit alors de la capitale d'une Égypte colonisée et cosmopolite où les journaux en langue étrangère sont légion. Parmi eux, *La Bourse égyptienne* est un quotidien en langue française qui va faire de Guillemin son principal critique littéraire, en lui accordant une chronique hebdomadaire à partir du 07 novembre 1937.

¹ Henri Guillemin, *Chroniques du Caire 1937-1939, une certaine idée de la critique*, éd. établie par Patrick Berthier, Utovie/h.g., 2019.

² *Ibid.*, p.7.

Son séjour égyptien ne sera cependant guère long : il donne sa conférence finale à l'Université le 31 janvier 1938, avant de retourner en France. Mais il continuera de collaborer avec *La Bourse égyptienne*, de manière de plus en plus épisodique, jusqu'en octobre 1939. Le jeune Guillemin s'était déjà frotté à cette pratique, essentiellement pour *La Jeune République* et il y reviendra bien plus tard dans *La Tribune de Genève* ou *Le Nouvel Observateur*, alors que son statut d'intellectuel influent s'est largement consolidé³. On peut retrouver une partie de ces chroniques dans le recueil *Les Passions d'Henri Guillemin*⁴ ainsi que dans *De l'Histoire et de la littérature*⁵ initialement commandé par le Cercle d'Éducation populaire de Belgique qui vient d'être réédité par P. Berthier avec un appareil critique scientifique précis et éclairant. Mais contrairement à ces deux recueils, où Guillemin se consacre essentiellement à une critique centrée sur l'histoire littéraire et politique ainsi que sur les productions scientifiques concernant ces mêmes sujets, dans *Les Chroniques du Caire*, c'est bien le roman – et le roman contemporain – qui est au cœur de la réflexion critique du jeune universitaire arborant son chapeau (son fez ?) de journaliste.

Nous examinerons d'abord les caractéristiques essentielles de la critique guilleminienne ; nous présenterons ensuite plus longuement les auteurs dont il traite, ceux qui lui semblent essentiels, les contemporains célébrés, ou quelquefois, détestés car Guillemin ne sait vraiment aimer que par contraste avec ses détestations. Dans un troisième temps nous chercherons à caractériser la place de lecteur qu'occupe Henri Guillemin, son mode de lecture face au roman, ce qui va constituer la source de son jugement, ce qu'il attend et valorise dans un roman. Nous pourrons ainsi replacer notre auteur dans l'histoire de la critique littéraire, constituée au cours du XIXe siècle et en forte évolution dans les années 1930. On pourra ainsi constater que paradoxalement, ce thuriféraire de Sainte-Beuve, auteur largement jugé dépassé aujourd'hui, a une position éthique de lecteur qui n'est pas sans rappeler les mouvements les plus contemporains.

Pratiques de la lecture du roman par H. Guillemin

On l'a vu, au Caire, les chroniques de Guillemin consacrées au roman sont nombreuses à être rééditées et l'étaient plus encore dans sa production totale. L'édition récente a logiquement retenu principalement ceux que l'histoire a consacrés et dont les noms nous sont encore connus, Bernanos, Malraux, Simenon, Sartre pour *La Nausée*, Mauriac revenu au roman dans *Les Chemins de la mer* ou encore Saint-Exupéry et Brasillach, Gide et Yourcenar. Mais on retrouve aussi des œuvres oubliées comme celle de Pierre Frondaie par exemple. On ne trouve que de rares auteurs traduits mais ce ne sont pas n'importe lesquels puisqu'il s'agit d'Hemingway pour *Mort dans l'après-midi* et d'Elisabeth Goudge pour *L'Arche dans la Tempête*.

On voit ainsi émerger ce que je nommerai « un lecteur étendu » s'intéressant aux grands hommes de son temps, aux auteurs institués mais aussi aux jeunes auteurs émergents comme

³ L'ensemble de ces informations est tiré de la Première Partie des *Chroniques du Caire* qu'a réalisée Patrick Berthier.

⁴ Henri Guillemin, *Les passions d'Henri Guillemin*, La Baconnière, 1994 ;

⁵ Henri Guillemin, *De l'Histoire et de la littérature*, sélection d'articles 1964-1974, préface de Guy Peeters, édition établie par Patrick Berthier, utovie/h.g., 2023.

le sont alors Sartre ou Yourcenar aussi bien qu'au tout-venant d'une production moyenne ayant un réel succès. Cependant, le professeur de lettres inscrit toujours ces lectures dans une riche bibliothèque intérieure où il les confronte aux grands romanciers qu'il vénère, Flaubert en tout premier lieu qu'il préfère dans sa jeunesse à Zola. Ce dernier sera réévalué **plus tard**, même si déjà dans ces *Chroniques*, Guillemin lui reconnaît un statut de grand écrivain. Notre critique confronte également ces romans à d'autres genres littéraires, en particulier à la tragédie et à la poésie lyrique. Il s'ouvre aussi à un genre encore naissant, le roman policier, au moins à celui de G. Simenon. C'est également un lecteur sensible au style qu'il ne faut pas confondre exactement avec la forme, on y reviendra. C'est enfin un lecteur qui interroge le roman, en cherche « la question ultime » comme dirait le philosophe Hans Gadamer⁶ et qui y voit - ou non, et dans ce cas c'est rédhibitoire- un « élargissement de l'âme ». La lecture est, pour lui, un cheminement éthique autant qu'esthétique voire une expérience ontologique. Mais l'universitaire sait aussi rester un lecteur « naïf » car il vit largement son expérience de lecteur, au travers de son rapport au personnage, vécu comme une personne entraînant fascination ou répulsion. Jamais Guillemin ne se refuse ce pouvoir du lecteur, gardant en cela aussi, comme je l'ai déjà montré à propos de ses propres fictions un véritable « esprit d'enfance » conjugué à une haute culture et une profonde érudition.

Caractéristiques de la prose critique guilleminienne : du rire distant à l'éloge hanté

Le ton critique de Guillemin rend compte de sa personnalité. Lorsqu'il n'aime pas un ouvrage, il le « dézingue » brillamment. Ainsi du *Volontaire* de P. Frondaie, auteur alors connu et reconnu. C'est l'occasion pour lui de se moquer, en se référant à un Corneille qui aurait été mal digéré, de personnages stéréotypés, d'une intrigue invraisemblable mais aussi de l'esprit fascinant du texte :

Une des meilleures formes du comique – chacun sait cela- est le comique involontaire. Un monsieur péroré, plein d'assurance et plein d'emphase et il accumule sans s'en douter les bourdes les plus infamantes ; joie dans l'auditoire⁷.

On trouve ici, sous le jeu d'esprit, brillant même si un peu facile, les caractéristiques de Guillemin lecteur qui font de ses chroniques, pour celui qui les lit un plaisir double, plaisir de découvrir des œuvres au travers d'un regard affûté et plaisir de découvrir un lecteur dont la démarche est assurée et le jugement argumenté.

Il serait cependant bien inadéquat de n'appuyer cette analyse du talent de critique d'Henri Guillemin que sur des exemples virant à l'exécution des textes et des auteurs. Au contraire, chez lui, la critique est le plus souvent un exercice d'admiration, une admiration jamais béate, mais toujours profonde et parfois nuancée. Dans tous les cas, on découvre un lecteur sensible, souvent comme il le dit lui-même « envoûté⁸ » par des œuvres et des auteurs lorsque ces derniers dévoilent des âmes, révèlent des secrets, proposent des rêves hantés. Les premiers mots de la critique de *La Nouvelle Histoire de Mouchette* sont ainsi un chef d'œuvre qui mêle précision analytique et haute sensibilité afin de présenter cette « tragédie » qui suit les

⁶ Hans-George Gadamer, *Vérité et Méthode : les grandes lignes d'une herméneutique philosophique* (trad. E. Sacre et P. Ricoeur), Paris, Le Seuil, 1976.

⁷ *Ibid.*, p.120.

⁸ *Ibid.*, p.75.

errances d'une enfant confrontée au Mal qui finit par se suicider. Après la citation de l'*incipit*, H. Guillemin se lance :

Ainsi commence la *Nouvelle Histoire de Mouchette*, le dernier livre de Bernanos. L'« attaque » est d'une audace extraordinaire. Ce « Mais déjà... » semble enchaîner ce qui suit à ce qui précède ; or ce qui précède n'existe nulle part ailleurs que dans l'âme du romancier, on dirait d'un homme qui parlait à voix basse, pour lui seul, qui se murmurait à lui-même une histoire, et dont soudain la voix éclate. Il continue tout haut ce récit pathétique et nous associe à son rêve, ce n'est point qu'il ait pensé à nous, viré de bord, changé tout exprès ses perspectives intérieures ; il ne s'est pas décidé tout à coup à faire le romancier pour nous plaire, l'amuseur. Tout se passe comme si la passion l'emportait, enflant inopinément sa voix. Ce rêveur hanté menait parmi ses fantômes un monologue où passait sa fièvre. Et subitement, nous avons part à son secret⁹.

On le voit, on le vit ici : le roman pour H. Guillemin n'est pas un amusement et il délivre un secret, mode de rapport heuristique au monde essentiel chez le critique. En effet, Guillemin est un lecteur mais aussi un auteur du secret, qu'il s'agisse, dans sa critique universitaire, du secret historique, du secret factuel ou dans son expérience de lecture et de création littéraire, d'un secret de nature plus profonde, plus métaphysique¹⁰.

L'extrait nous montre également que le roman selon Guillemin est celui d'une voix, celui d'un romancier qui est aussi un « rêveur hanté », faisant ressortir une conception romantique et quasi chamanique de l'écrivain qui se laisse envahir par des voix mortes ou venues d'ailleurs auxquelles il donne la possibilité de surgir. Seul cet « envoûtement » du créateur peut entraîner celui du lecteur ; c'est la nécessaire condition pour un auteur de devenir « un vrai maître ». Cet envoûtement de l'auteur se manifeste notamment dans la liberté qu'il accorde à ses personnages qui, loin d'être des stéréotypes, sont le reflet d'une vérité qui n'est ni la véracité du quotidien ni celle d'un faux idéalisme.

Le romancier et ses personnages : une généalogie du lecteur

Ainsi le personnage est-il une création du romancier, une fiction mais une fiction qui se saisit de son créateur afin qu'il devienne une véritable « bouche d'ombre » et révèle des vérités profondes. Le grand romancier, selon Guillemin, est envahi par ses personnages, plus grands que lui, non pas sa simple projection psychologique. C'est peut-être la seule condition, pour que « l'art du romancier ne soit pas une faillite », comme le dit F. Mauriac dans *Le Romancier et ses personnages*, publié en 1933, très peu de temps avant la parution des articles que nous lisons et dont on peut être certain qu'Henri Guillemin l'a lu. Toujours dans le même ouvrage, Mauriac revient sur le sacrifice du romancier, soumis à une œuvre qui le dépasse :

La vie de tous les romanciers, quels qu'ils soient, s'ils sont vraiment grands, finit par se ramener à la lutte souvent mortelle qu'ils soutiennent contre leur œuvre. Plus elle est puissante, et mieux elle les domine¹¹.

Et, pour lui, si les héros de roman vivent « dans une autre étoile¹² », c'est que leur destinée est comme purifiée ; elle envoûte car elle est une sorte de précipité à l'état pur là où la destinée dans le monde réel est contradictoire et confuse. C'est pourquoi, ils détiennent « une vérité

⁹ *Ibid.*, p.74.

¹⁰ Voir à ce sujet ma postface in Henri Guillemin, *Nouvelles et Contes*, utovie/h.g, 2019.

¹¹ François Mauriac, *Le romancier et ses personnages*, Paris, Buchet Chastel, 1970 [1933], p.144.

¹² *Ibid.*, p. 156.

qui peut n'être pas la même pour chacun de nous, mais qu'il appartient à chacun de nous de découvrir et de s'appliquer.¹³ » Et Mauriac de conclure :

Et c'est sans doute notre raison d'être, c'est ce qui légitime notre absurde et étrange métier que cette création d'un monde idéal grâce auquel les hommes vivants voient plus clair dans leur propre cœur et peuvent se témoigner les uns aux autres plus de compréhension et plus de pitié¹⁴.

Ces mots de F. Mauriac éclairent parfaitement les attentes du lecteur qu'est Guillemin. Les deux hommes ont d'ailleurs en commun une admiration pour la Statue du Commandeur des romanciers, Gustave Flaubert. Mauriac le cite ; H. Guillemin y restera toute sa vie fidèle. Il écrit même un *Flaubert devant la vie et devant Dieu* préfacé par Mauriac. « Devant la vie et devant Dieu », n'est-ce pas finalement la posture qui est celle de tout grand écrivain ? C'est ainsi qu'on peut construire une généalogie d'auteurs et de lecteurs qui forment une réelle famille. H. Guillemin, normalien, inscrit sa pratique de lecture dans une lignée de référence et refuse une lecture purement immédiate, qui lui serait d'ailleurs bien impossible. Cela n'empêche que cette profondeur qu'il a dans la lecture peut tout à fait s'exercer sur des auteurs qui lui sont contemporains.

On pourrait citer bien sûr le bonheur qu'a notre critique à lire régulièrement G. Simenon mais ce point est assez connu. Toutefois d'autres auteurs, peu liés à son univers philosophique et axiologique l'enchantent. On peut citer, par exemple, A. Malraux, devenu un personnage conséquent de la scène littéraire française d'avant-guerre après la publication de *La Condition Humaine*. On trouve ainsi dans *Les Chroniques du Caire* une belle critique de *L'Espoir*. On sait combien le jeune universitaire a été très touché par la guerre d'Espagne et à ce sujet, on trouve également dans ce recueil sa critique admirative des *Grands cimetières sous la lune* de Bernanos. Pour en revenir à *L'Espoir*, H. Guillemin affirme que l'œuvre « contient le propre drame de l'auteur¹⁵ » dont il admire le courage. Il imagine d'ailleurs assez étrangement le récit comme s'il s'agissait d'un testament : si Malraux était mort en combattant, tout le monde admirerait cette œuvre, affirme-t-il. Il montre la puissance et la complexité du texte, toujours envoûté par des personnages qui se cherchent tragiquement et arrime ainsi solidement le texte de Malraux à une série de grandes œuvres, qui comme le disait Mauriac accordent à leurs personnages d'avoir une âme et un « destin » : « Mesure-t-on bien ce que peut recouvrir ce seul mot sur un pareil livre : *L'Espoir* ?¹⁶ »

D'autres auteurs, *a priori* bien éloignés de l'univers de Guillemin, font l'objet d'éloges, complets ou partiels ; ainsi de Sartre chez qui pourtant « l'âme ne semble pas être son souci¹⁷ ». et encore d'Hemingway dont le rapport au monde semble plus physique que métaphysique. De Sartre et de *La Nausée*, Guillemin affirme :

À coup sûr, c'est un livre austère : théories du passé, de la durée, de l'irréalité des objets ou, au contraire, de leur existence terrible, écrasante, absurde, le problème au fond, du monde extérieur et de notre présence à ce monde, et de la monstrueuse gratuité de tout cela, c'est la matière de ce livre, c'est sa raison d'être. Vous voyez que ce n'est peut-être pas, pour nous, futiles, aussi exaltant que *L'Atlantide*¹⁸.

¹³ *Ibid.*, p. 198.

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ *Ibid.*, p. 85.

¹⁶ *Ibid.*, p. 90.

¹⁷ *Ibid.*, p. 115.

¹⁸ *Ibid.*, p. 116.

Le critique note avec pertinence la difficulté qu'a Sartre à se saisir de la forme romanesque mais il est sensible à l'angoisse métaphysique qui se trouve au cœur du roman. Comme il a fait de *Mouchette* une pure tragédie, il n'hésite pas à rattacher *La Nausée* à l'angoisse pascalienne. Enfin, il conclut, suprême hommage, en évoquant le Grand Flaubert car le destin de Roquentin est de tenter de trouver par l'écriture, un absolu qui conjure la tentation du suicide :

Mais cela, c'est exactement, c'est littéralement du Flaubert, c'était sa recette à lui, l'homme de Croisset pour échapper à la « nausée », surmonter le destin, atteindre quand même à un absolu¹⁹.

On peut de même être un peu surpris de l'enthousiasme d'Henri Guillemin pour Ernest Hemingway. *Mort dans l'après-midi* lui est recommandé par F. Mauriac, ce qui n'est pas peu. Il en admire la dimension mythique : sous la plume d'Hemingway, en effet, la corrida « n'est pas un sport mais une tragédie²⁰ », on y revient encore, et le toréro « un homme qui passe sa vie à jouer son destin²¹ » Pour une fois, nous ne savons rien de l'intrigue qui, il est vrai, est très lâche. Si Guillemin est fasciné, c'est par le sujet du récit, par la rigueur quasi ascétique du traité d'Hemingway : il semble même surpris de la passion qu'il éprouve pour ce livre et conclut : « Lisez Hemingway. Peut-être ne l'aimerez-vous pas, alors, tant pis, mais ce sera quand même bien dommage²² ».

Ce sentiment de lecteur étonné de ses propres réactions, mais capable de se fier à son ressenti davantage qu'à une pensée dogmatique, on le trouve enfin magistralement exprimé à propos de Colette, alors grande dame sulfureuse des Lettres. Elle publie *Bella Vista* qui n'est pas l'œuvre de la Colette aujourd'hui travaillée à l'école puisque dans ce recueil de quatre nouvelles, toutes déjà publiées, elle aborde l'inceste, l'avortement, et l'ambivalence sexuelle. Il reconnaît à l'autrice un charme fou, sans arrière-pensée et un style exceptionnel car il entérine « une sorte de participation essentielle, minérale, à la force des choses, à la beauté de l'univers, à l'enchantement de la vie²³ » sans céder au lyrisme dont, pour lui, elle a abusé dans *Naissance du jour*. Elle sait choisir LE mot exact et c'est ce qui fait d'elle un grand écrivain dont il cherche encore une fois à approcher la définition : « Tous les écrivains nés sont ainsi ; mais je ne sais s'il en est beaucoup, et même des meilleurs, qui se montrent autant qu'elle sur ce point, rigoureux et exclusifs²⁴ ».

Comme Bernanos (sic !) c'est une envoûtée mais son envoûtement passe par le charnel, véritable « hantise » dans ses textes. Si Guillemin semble rejeter une complaisance de l'autrice pour le mal, au bout de compte, il demeure fasciné par ce possible destin humain, celui de la monstruosité, que Colette met en scène et qui lui révèle quelque chose de lui-même, au sein de sa lecture :

Et pourtant ce livre nous plaît, quand même ces thèmes nous écœurent. N'essayons pas de nous en tirer en nous rabattant pour excuse sur la magie du style et les prestiges de l'écrivain. Il n'est guère de créature en qui le monstrueux n'éveille une abjecte et mystérieuse complaisance. Et Colette ne le sait que trop...²⁵

19 *Ibid.*, p. 118.

20 *Ibid.*, p. 181.

21 *Ibid.*

22 *Ibid.*, p. 183.

23 *Ibid.*, p. 92.

24 *Ibid.*, p. 93.

25 *Ibid.*, p. 95.

Histoire du lecteur ou portrait du jeune homme en fez.

Les instances du lecteur dans le monde possible de la lecture.

De ces exemples, on peut saisir la complexité et la multiplicité des instances lectoriales que mobilise H. Guillemin face au roman. On peut en particulier les mettre en relation avec les analyses théoriques de M. Picard qui, dans *La Lecture comme jeu*²⁶, distinguent chez tout lecteur trois instances concomitantes : le liseur (la personne physique et placée dans le monde réel), le lectant (qui exerce une sagacité intellectuelle sur le livre) et le lu (qui se plonge dans le livre, s'identifie et vit dans un autre monde).

Le liseur est bien là dans *Les Chroniques du Caire* ; par exemple lorsque son auteur précise les circonstances de sa lecture, son état d'esprit, les mouvements qui l'amènent à choisir un livre plutôt qu'un autre. Tout cela le rend humain et permet ainsi de mieux séduire et convaincre son propre lecteur qui peut se découvrir en miroir dans cette figure familière, plus humaine que ne le serait celle d'un critique éthéré.

Le lectant est à l'évidence présent, ce qui n'est pas surprenant de la part d'un lecteur professionnel. Il sait analyser, comparer, placer dans des généalogies d'auteurs et de genres ou encore en proposer d'inédites. Il associe et compare les romans à la tragédie. Il sait citer et analyser y compris stylistiquement, comme on l'a vu à propos de l'incipit de Mouchette, par exemple.

Toutefois ce lectant demeure largement soumis à ce que Picard nomme le 'lu', cette instance en nous qui se laisse emporter par le récit dont l'intrigue doit nous saisir. Guillemin ne dit-il pas à propos du récit d'Hemingway : « ce n'est pas un roman, en dépit du titre mais c'est un livre captivant, **tout de même**²⁷ » comme si a priori seul le roman pouvait captiver ? H. Guillemin se laisse emporter par l'envoûtement des grands auteurs qu'il aime et qui devient le sien propre. C'est un lecteur fasciné qui semble élargir son âme à la mesure de celles que lui proposent les romanciers. Les personnages le dépassent et par eux il vit d'autres vies qui n'ont d'intérêt que dans la mesure où elles deviennent des destins, c'est-à-dire qu'elles interrogent la vie, la mort, le mal. C'est enfin aussi un lecteur empathique, en quête d'éthique dans les mondes possibles de la littérature : ce qu'il cherche c'est trouver un personnage dont le destin puisse faire sens pour le sien.

Une lecture dans l'histoire de la critique.

Guillemin est certainement conscient de tous ces enjeux et de toutes ces modalités car il a sans cesse pensé sa lecture, en l'inscrivant théoriquement dans des courants et en en rejetant d'autres.

H. Guillemin qui, dans son travail d'universitaire, n'a cessé de se réclamer de Sainte-Beuve, a refusé radicalement la critique structuraliste, sans pour autant nier le talent de certains de ses plus illustres représentants, notamment Barthes. Cette affection pour Sainte-Beuve lui a valu de se voir méprisé et jugé dépassé par la critique structuraliste. J.M. Carité rappelle dans un

²⁶ Michel Picard, *La Lecture comme jeu : essai sur la littérature*, Paris, Les éditions de Minuit, 1986.

²⁷ *Ibid.*, p. 178. C'est nous qui soulignons.

article qu'il partage avec Sainte-Beuve la manière d'interroger un auteur autour de trois questions : le rapport qu'il entretient aux femmes, à l'argent et à Dieu²⁸. On sait qu'il s'emploiera souvent à répondre à ces questions dans ses analyses, au risque d'être décrié soit pour avoir fouillé les poubelles des auteurs soit pour tout rapporter à son sentiment personnel du religieux. Cependant, H. Guillemin voit aussi en Sainte-Beuve un intellectuel qui conçoit sa critique « d'une façon neuve, humaine, vivante » qui nous apprendrait à aller à l'essentiel. Tout cela par de petits pas comme l'indique A. Pagès²⁹.

L'érudit Guillemin aime la précision des faits, des textes lorsqu'il les étudie. Pourtant P. Berthier montre régulièrement qu'il cite les auteurs incorrectement, selon sa mémoire de lecteur et ses partis-pris, mobilisant sa bibliothèque intérieure qu'il utilise comme un flux. C'est que, certes formé à l'histoire littéraire de G. Lanson et F. Brunetière, il a bien du mal à s'y plier. D'ailleurs Guillemin est régulièrement agacé par Brunetière qu'il juge trop réactionnaire politiquement et esthétiquement, portant un regard valorisant uniquement sur le classicisme.

Toutefois, lorsque Henri Guillemin devient universitaire, les horizons de la critique littéraire commencent à évoluer vers moins de positivisme et, même s'il demeure fidèle à Sainte Beuve, il en reconnaît certaines limites. S'il émet beaucoup de réserves sur ce que l'on nomme « la critique impressionniste » ou la critique identificatoire représentées par Charles du Bos et André Suarès, il en subit cependant l'influence. Il semble surtout proche de Gaétan Picon, auteur d'essais après-guerre sur Malraux et Bernanos, on retrouve ici une communauté de lecteurs. Il inclura d'ailleurs ce dernier dans le comité d'honneur des *Premières journées européennes d'études lamartiniennes* qu'il organise à Mâcon en 1961. La présence à ses côtés de G. Picon, qui a été un critique essentiel de cette époque doit nous alerter sur une analyse trop univoque de l'activité critique de Guillemin, très au courant des courants critiques divers qui l'entourent même s'il ne les adopte pas tous. Ce n'est pas un disciple de Sainte-Beuve qui ignorerait tout de son temps, loin de là. Et s'il rejette le structuralisme, il est plus nuancé sur Maurice Blanchot, le Chalonnais. Certes il en déteste les épigones prônant la mort de la littérature mais aime chez lui une vision mystique voire sacrificielle de l'écriture, une réelle pensée métaphysique, certes trop désespérée, mais profonde. Finalement c'est peut-être avec les collègues suisses qu'il aura à Genève que l'on peut voir émerger, et ceci avant même qu'il ne les connaisse, dès *Les Chroniques du Caire*, des ressemblances dans la démarche. On trouve en particulier en commun une vraie place donnée à la réception du lecteur comme moyen de découverte du monde intérieur et des thématiques propres à un écrivain, place qui sera ensuite universitarisée et systématisée après-guerre, notamment par J.P. Richard et J. Starobinski. Cette critique dite « thématique », que Starobinski préfère nommer « une relation ³⁰ » critique semble éclaircir *a posteriori* la démarche mise en place dans *Les Chroniques du Caire*.

Henri Guillemin notre contemporain ?

Cette critique, toute centrée sur l'esprit et l'âme (de l'écrivain comme du personnage) et sur le positionnement éthique (au sens aristotélicien du terme) d'une œuvre est aujourd'hui très

28 Jean-Marc Carité, *A propos des Chroniques du Caire*, consultable sur

<https://henriguillemin.fr/uploads/editor/carit%C3%A9.pdf>

29 Alain Pagès, *Guillemin, lecteur des Rougon-Macquart*, consultable sur <https://henriguillemin.org/wp-content/uploads/2023/04/Guillemin-lecteur-des-RM-Actes-Alain-Pages.pdf>.

30 Jean Starobinski, *L'œil vivant 2. La relation critique*, Paris, Gallimard, 2001 [1970].

réactivée. On parle en effet d'un tournant éthique de la littérature qui insiste sur le fait que lire n'est pas un libre jeu textuel mais implique aussi un engagement moral³¹. On peut affirmer que Guillemin se situe dans une tradition qui considère, comme le réaffirme avec force M. Nussbaum³², que la lecture est une amitié ou, comme Ricoeur, qu'elle est une quête de l'être et du sens³³. Pour ce dernier en effet, ce sont la mise en récit de notre vie et l'attention à celle des autres qui, seules, permettent de se penser comme sujet cohérent et non comme simple succession de sensations et d'affects. Dans la lecture, nous échappons un temps à notre moi mais c'est pour le retrouver par la suite enrichi de notre expérience de lecteur qui a trouvé du sens.

Enfin, que nous dit d'autre H. Guillemin dans le portrait qu'il trace de lui en lecteur dans la présentation des *Rougon-Macquart* ? Il y indique vouloir faire la préface non pas en tant que savant mais comme lecteur sincère tout entier présent dans la relation amicale qu'implique la fréquentation assidue d'une œuvre dont il présente ainsi la lecture : « J'ai voulu néanmoins avant tout me mettre en leur présence, m'offrir à eux, tel que je suis, soixante ans, après beaucoup de lectures, et ces épreuves qui sont celles de chaque destin³⁴ ».

La lecture est bien un destin pour Guillemin et *Les Chroniques du Caire* en constituent une belle étape.

31 On pourra lire à ce sujet Alexandre Gefen, *Réparer le monde : la littérature française face au XXIe siècle*, Paris, José Corti, 1997.

32 Martha Nussbaum, *Upheavals of thought. The intelligence of emotions*, Cambridge University Press, 2001.

33 Voir notamment Paul Ricoeur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Le Seuil, 2000.

34 Henri Guillemin, *Préface aux Rougon-Macquart*, Paris, Gallimard, p.7. cité par Alain Pagès, *art. cit.*